



CRITIQUE NUITHONIE

Ne surtout pas se fier aux apparences



L'intérieur design de Martha et George (Nathalie Cuennet et Yves Jenny) est bien moins clean qu'il n'y paraît... Guillaume Perret



C'est du lourd. Du très lourd même. Avec la pièce américaine *Qui a peur de Virginia Woolf?* on descend dans les tréfonds les moins reluisants de l'âme humaine. Et c'est terrifiant. Pour la bienveillance et la sensibilité, il faut passer son chemin. Mais ceux qui ont l'estomac bien accroché devraient supporter la traversée, à Nuithonie, jusqu'au 14 novembre. La première a eu lieu mercredi soir.

Ce jeu de manipulation, c'est le metteur en scène fribourgeois Julien Schmutz qui l'a fomenté. Avec une distribution effrayante, tellement elle pousse loin la mise en abyme, deux heures durant, sans aucune baisse de tension. Chapeau à Nathalie Cuennet et Yves Jenny, à Laurie Comtesse et Pierre-Antoine Dubey! Car avec le virtuose Edward Albee, c'est le spectateur *in fine* qui est manipulé. De manière tout à fait consentante. Contrairement à Honey et «Chéri» (Nick): ces deux-là, on ne mesure pas très bien à quel point ils se laissent bernier.

Malaise

Difficile d'ailleurs de trouver des repères fiables dans ce huis clos à quatre: il n'y en a pas. Pas plus que de limites à l'indécence de Martha, à la lâcheté de George, à la malsaine curiosité de Honey, à l'ambition de «Chéri». Ils n'ont pas de limites. Même à la toute fin, où les perspectives semblent se renverser, il reste encore quasi impossible de cerner leurs motivations, tellement elles sont inavouables. Les personnages sont tous méchamment tarés. Souvent même plus méchants que seulement tarés. Ils

tombent bas, et c'est à la fois dérangent et fascinant. Quel malaise de les voir ainsi toucher le fond.

Il n'y a pas grand-chose à sauver dans ce «bourbier», ce «cloaque»

Et que je te coupe la parole, et que je t'insulte, et que je te trompe – au vu et au su de tous, dans ce salon contemporain exposé comme si les deux couples, l'un plus âgé, l'autre plus jeune, étaient en vitrine. C'est même dans la rue, en public, qu'ils finissent par laver leur linge sale. Après une débauche de Brandy et de Bourbon, la gueule de bois sera monstrueuse, et il n'y aura plus grand-chose à sauver dans ce «bourbier», ce «cloaque» – les mots sont lucidement utilisés par les personnages eux-mêmes, qui regardent la pièce en train de se jouer, dans une forme de mise en abyme.

Brillant

Si c'est une métaphore de l'humanité, elle est bien glauque. Il ne reste plus qu'un champ de ruines après la bataille dans ce salon design, où les bouteilles d'alcool fort, alignées comme des trophées, explosent sous la colère, les ressentiments, les frustrations, les désillusions, les insuffisances. Au bout de la nuit, point de gagnant. Que cette impression que le théâtre va gratter, creuser dans tout ce qu'on n'aimerait pas voir, pas savoir. La capacité de nuire et de manipuler, dans un milieu social – un microcosme d'universitaires – policé et élevé en apparence, qui se donne l'image de la

réussite, mais où la langue et la maîtrise du discours sont d'une violence inouïe.

On l'aura compris, la performance des acteurs et toute la construction de la pièce – qui ressasse, qui évolue en spirale négative – sont absolument brillantes. Le cadrage léché, très cinématographique, et la musique de film qui plonge dans une ambiance lynchienne accentuent l'esthétique de la chute, tandis que l'alcool dévergonde les rythmes de jeu et les corps. On dirait qu'ils incarnent le déni de ceux qui ont perdu d'avance, l'exaltation des désespérés pour combler le vide d'une existence. Vertigineux! »

ELISABETH HAAS

» *Qui a peur de Virginia Woolf?* d'Edward Albee, mise en scène de Julien Schmutz, à voir à Nuithonie jusqu'au 14 novembre.